

Le Griffon

une nouvelle inédite de

Jean-François Zimmermann - © 2024

À chaque vague qui percute ses flancs, le Griffon s'ébroue comme un chien mouillé par une averse. Sous ses voiles arisées, il attaque de biais d'énormes rouleaux. Les deux premiers coups de vent secouent furieusement ses voiles. Le troisième est un véritable ouragan. Le Griffon se couche brutalement sur le côté et embarque la mer qui atteint le pied des mâts. Il se redresse tout aussi promptement pour aussitôt plonger de l'avant. Le vent dévore le peu de voiles qui n'a pas encore été affalé. Une montagne liquide hésite au-dessus des têtes. Le Griffon glisse à une allure vertigineuse entre leurs flancs qui menacent de se rejoindre sur le pont. De longs serpents d'écume tracent en ondulant le sillage du navire. Parfois, des vagues le rattrapent et cognent la poupe avec un bruit aussi puissant qu'un coup de canon.

À plusieurs reprises, le Griffon plante son museau dans une vague enragée qui prolonge sa course sur le pont en balayant tout sur son passage, renversant comme des quilles les matelots à la manœuvre qui s'accrochent à tout ce qui leur tombe sous la main pour ne point passer par-dessus bord.

Un énorme nuage noir cache tout l'horizon. Il enfle démesurément.

Le Griffon joue des épaules en attendant l'affrontement. Il roule de tribord à bâbord, puis de bâbord à tribord. L'attaque est violente. Le nuage s'éventre au-dessus du navire et crache ses gouttes glacées, grosses comme des œufs. Les hommes courbent l'échine en recevant cette giboulée sur la tête et les épaules. Couchés dans leur branle ou assis sur leur coffre, les matelots qui ne sont pas de quart se taisent et tendent l'oreille, attentifs aux bruits qui leur parviennent de l'étage supérieur et aux coups sourds qui font trembler le bâtiment. Porté par une vague plus forte que les autres, le vaisseau s'élève et

semble ne jamais devoir retomber. Tandis que le cœur des matelots cesse de battre durant de longues secondes, il pique du nez comme un dauphin et se relève pour replonger encore et encore. Il frémit, il gémit, il grince de toutes ses membrures. Agrippés à leur branle, les matelots sentent passer sur leur corps un frisson d'angoisse. Les bourrasques se succèdent, toutes plus violentes les unes que les autres.

Le ciel, rouge de fureur, embrase l'océan hérissé de montagnes spumescentes et traversé de profondes vallées. « Vraiment, songe Martin, si Dieu a créé la terre, seul le Diable a pu créer la mer. À chaque tempête, il vomit son flot d'obscénités, engendre de monstrueuses créatures aux langues d'écume dont la bave inonde le vaisseau de la nuque aux reins, à la merci de ses furieuses étreintes. Le vent est complice du Malin à moins qu'il ne soit son propre souffle. Sa violence aérienne, invisible, accompagne les coups de boutoir de la houle en hurlant sa haine. J'entends le bois gémir. Tout va se disloquer dans un ultime craquement. C'est alors que s'ouvrira cette gueule d'enfer vorace et sans pitié qui engloutira le butin de sa colère. Après avoir sucé leur vie, elle dégueulera les cadavres gonflés, prêts à éclater. Il n'y a rien de plus horrible qu'un noyé... ».

Il prononce cette dernière phrase en hurlant.

Jean-François Zimmermann



Ce QRcode vous permet d'accéder au site :

www.lartenchemin.com

où vous pouvez :

- retrouver, télécharger et écouter gratuitement toutes les nouvelles de L'Art en chemin,
- faire un don, car sans votre aide nous ne pourrions pas offrir aux promeneurs les expositions et les nouvelles.

Suivez l'actualité de L'Art en chemin sur [Facebook](#) et [Instagram](#)